

**Anna M. Diagne,
Sascha Kessler
et Christian Meyer (dir.),
*Communication wolof et société sénégalaise.
Héritage et création,*
Paris, L'Harmattan, 2011.**

Avant de rentrer dans le commentaire de cet excellent ouvrage, il convient de rappeler que le wolof n'est pas une langue africaine comme les autres. Elle est restée, pendant fort longtemps, tant au Sénégal qu'en France d'ailleurs, une véritable langue étrangère tant au niveau pédagogique que scientifique. Ce n'était probablement pas l'objectif des responsables du programme à la base des recherches ayant conduit aux réunions et textes mis en commun par les trois co-éditeurs au milieu des années 2000, mais une brève histoire socio-politique de l'étude et de la connaissance du wolof nous aurait permis de mieux comprendre pourquoi il a fallu attendre si longtemps pour que soient posées des questions socio-linguistiques et communicationnelles des plus classiques à l'une des langues africaines « nationales » les plus réputées de la diaspora africaine francophone.

Cependant, la lecture de l'ouvrage en revue nous offre une explication quant au retard pris par le wolof en tant que langue de culture et de littérature (à l'instar d'autres langues africaines, comme le yoruba, le swahili ou encore le zulu), celle de la recherche linguistique française elle-même, puisqu'il n'y a qu'une linguiste française à

contribuer à son écriture, notre ancienne collègue de Paris Descartes, Caroline Julliard. Plus d'une vingtaine d'auteurs ont été sélectionnés parmi les participants à deux colloques, tenus l'un à Saint-Louis du Sénégal et l'autre à Mayence, en 2006 et 2007, et c'est la Fondation Volkswagen qui en a financé les recherches. L'ouvrage comporte cinq parties dont la première sert d'introduction. C'est l'initiateur du projet, C. Meyer, ethnologue en dynamiques communicatives à Bielefeld, qui introduit le projet et les problématiques. Il insiste sur le rôle de l'urbanisation dans la diffusion du wolof, qui est devenu quasiment *la* langue nationale du Sénégal. Pour occuper cette position, le wolof profite de phénomènes de globalisation, d'une part, et de fortes dynamiques migratoires, non seulement externes mais également internes, d'autre part. Il note l'importance des médias dans ce processus de wolofisation et le fait qu'il contribue à la *World music* diffusée par quelques grandes figures musicales comme le chanteur Youssou N'Dour. L'héritage comme l'inventivité créative en font une langue de premier plan aujourd'hui. Cette première section est complétée de deux textes, l'un de J. Irvine, anthropologue et linguiste américaine qui a étudié le wolof depuis le début des années 1970 (y compris chez les migrants résidant aux États-Unis)

et qui retrace l'itinéraire de ses recherches, le second consistant en un long entretien avec Arame Diop Fal, l'une des premières linguistes sénégalaises, et son mari le sociologue Abdoulaye Bara Diop, qui relate les problèmes aussi bien anciens (au tournant de l'Indépendance en 1960) que récents des sciences sociales sénégalaises.

Le corps de l'ouvrage est organisé en quatre sections thématiques consacrées, successivement, à la rhétorique wolof, aux moyens linguistiques, aux dynamiques communicatives et, enfin, aux moyens de modulation des relations sociales. En fait, seul un petit tiers des auteurs aborde le wolof au seul plan linguistique : la situation anthropologique de la communication, la socio-linguistique des productions sociales ou médiatiques et, enfin, la symbolique communicationnelle, y compris non-linguistique, mobilisent l'essentiel des analyses. N'étant ni linguiste ni spécialiste de la communication, je me contenterai d'attirer l'attention des lecteurs sur quelques analyses originales. L'une des problématiques retenues concerne les techniques et mécanismes linguistiques de la persuasion (le linguiste M. Cissé et le philosophe M. Diagne). Mais des approches socio-anthropo-linguistiques mettent en lumière le fonctionnement social ou public de la parole. C. Meyer s'attache à décortiquer la rhétorique des palabres publiques dans un village situé entre Louga et Touba (les Démosthènes du Kayoor), alors que S. Kessler exploite le discours d'un président de la communauté rurale où est située l'ICS, la plus grande entreprise chimique du Sénégal, au moyen d'une théorie du positionnement. Les variations de codes expliquent la mise à distance des différentes attentes des publics. Enfin, M. Seck dissèque les

stratégies discursives d'Idrissa Seck, l'un des anciens Premiers ministres du Président Abdoulaye Wade lors de sa tentative de *come-back* à l'automne 2006, au travers des deux versions, wolof et française, de sa déclaration.

La troisième section, comme l'indique son titre, est bien linguistique. A. Fal explique la nature de la phrase nominale en wolof, U. Drolc explicite le rôle des coverbes idéophoniques et A. Diagne aborde les indices intonatifs de la persuasion. Nous retrouvons la matière socio-linguistique sous la plume de C. Julliard qui reprend l'un des thèmes de sa recherche bien connue sur les parlers de Ziguinchor en Casamance, qui n'est pas une ville wolof, en exposant les effets de sens liés à la traduction vers le wolof dans ce contexte plurilingue. Ce texte sert de transition pour la section suivante, la plus copieuse du recueil, qui est tout à fait multidisciplinaire. On y trouve, en effet, une historienne des villes coloniales (H. Jones) à propos de la place du wolof dans la politique à l'époque des quatre communes, une juriste (C. Plançon) qui s'attache au rôle du pluralisme juridique dans la représentation de l'espace d'un quartier de la ville de Saint-Louis, ou encore une anthropologue (S. Perrino) qui examine la place de la biomédecine dans les communications ethnomédicales. Mais nous avons été surtout marqué par trois textes aux portées tout à fait contemporaines : le politologue F. Schaffer s'interroge sur le véritable sens de la « demokaraasi », dans le sens commun et populaire wolof, alors que la linguiste anthropologue F. McLaughlin et le célèbre politologue L. Villalón unissent leurs efforts pour expliciter les mécanismes de mise en scène de la légitimation dans la déclaration d'un ancien *xalifa* de la confrérie tidjane,

Abdoul Aziz Sy. Le dernier texte d'H. Dia met, enfin, en lumière la nature de la communication selon les positions parentales et « topographiques » de ce qu'il appelle un village multi-situé de la vallée du fleuve Sénégal (à cheval entre le fleuve, Dakar et différentes régions de France). L'analyse communicationnelle et socio-anthropologique reprend le dessus, ici, sur la socio-linguistique mais elle dessine un vaste champ de potentialités encore peu abordées semble-t-il. J'en veux pour preuve la publication plus récente d'une autre vaste recherche consacrée aux « mots de la migration », qui ne porte que partiellement sur les Sénégalais, et par conséquent sur le wolof, mais qui reste surtout concentrée sur la sémantique et la dynamique proprement discursive comme le confirment les titres des trois parties de ce recueil (« La migration mise en discours », « La migration mise en récits », « La migration mise en scène ») sans aborder le niveau proprement linguistique de ces « mots de la migration »¹.

La quatrième section revient au niveau de la représentation au travers des exemples de la lutte traditionnelle (P. Tang), des relations à plaisanterie (E. Smith), des pratiques féminines de la séduction dans un cyber-forum (C. Seck) ainsi que de la mode et de l'anti-mode (D. Heath). Pour terminer, M. Faye aborde les rapports entre réseaux sociaux et processus d'interaction qui se font jour au cours d'une discussion sur la place d'un village du Nord Ouest du pays.

Il est toujours difficile de conclure sur un recueil collectif conséquent et, en particulier, sur sa représentativité quant aux thèmes dans les disciplines concernées ou encore par rapport à la situation d'autres pays francophones, notamment de la région. On peut noter le nombre significatif de chercheurs nationaux (un tiers) dont la moitié, néanmoins, enseigne hors du Sénégal. La prédominance des chercheurs d'origine américaine ou allemande n'est pas anodine, car l'anthropologie linguistique n'a jamais été une orientation dominante au sein des sciences sociales françaises, d'autant que les centres d'études africaines n'ont jamais compté de linguistes dans leurs rangs. On notera toutefois la nette prédominance des terrains urbains sur les terrains ruraux (9 contre 5) et la place des médias (ce qui est volontaire). Par contre, le caractère symbolique du seul texte dédié à l'islam et l'absence de véritable approche linguistique, sémantique ou socio-linguistique du wolof parlé en France, entre Wolof ou entre Sénégalais, ne peut qu'inquiéter. Mais nous ne savons pas du tout si cette situation tient au hasard des rencontres académiques et des ouvrages qui en découlent ou à des caractéristiques plus profondes. En tout cas, l'actualité ou la pertinence d'un nombre important de ces contributions nous laisse espérer que cette dynamique de recherche, qui a déjà dix ans derrière elle, est encore bien vivante et qu'elle a pu s'approprier d'autres terrains semblables ailleurs en Afrique.

Jean Copans,
université Paris Descartes / CEPED

¹ - Voir Cécile Canut et Alioune Sow (dir.), 2014, Dossier « Les mots de la migration », *Cahiers d'Études africaines*, 213-214/1-2, 568p.